

Yohannes Kaduma était élève à l'école secondaire luthérienne de Morogoro, en Tanzanie, où j'ai effectué mon stage pastoral dans les années 1990.

Contrairement à la plupart des élèves de cet internat géré par l'église, Sarah et moi avons eu l'occasion de rencontrer ses parents, qui nous ont invités à les rejoindre chez eux dans la capitale Dar es Salaam pendant l'une des vacances scolaires. Je pense à l'histoire qu'ils nous ont racontée lors de cette visite chaque fois que cette lecture particulière de l'évangile arrive dans notre cycle de lectionnaire tous les trois ans.

Je ne me souviens pas vraiment des prénoms des parents de Yohannes, car selon la pratique culturelle, on les aurait simplement appelés *Mama Yohannes* ou *Baba Yohannes*. Mais pour raconter à nouveau cette histoire, appelons-les **Sophia** et **Ibrahim**. Sophia et Ibrahim ont tous deux atteint l'âge adulte au cours des premiers jours de l'indépendance de la Tanzanie et, à bien des égards, ils ont illustré les leaders émergents de cette jeune nation. Ils se sont rencontrés à l'université, sont sortis ensemble, sont tombés amoureux et se sont mariés malgré le fait qu'elle était issue d'une famille chrétienne et qu'il a été élevé dans une famille musulmane. À l'époque où ils se sont mariés, cependant, et pendant de nombreuses années par la suite, Sophia était une

pratiquante régulière de sa foi, fréquentant l'église luthérienne locale près de l'université, tandis qu'Ibrahim ne pratiquait pas sa foi traditionnelle.

Au fil des ans, Sophia a continué à assister aux cultes régulièrement dans son église locale, faisant participer aussi leurs enfants à l'école biblique, la catéchèse, et à d'autres activités pour les jeunes, etc. Et tous les dimanches matins, alors qu'elle et les enfants se préparaient à marcher vers l'église locale, Sophia disait simplement à Ibrahim : « Nous allons à l'église maintenant. Veux-tu te joindre à nous ? » Apparemment, elle l'a fait tous les dimanches matin pendant des années, voire des décennies. Au début, nous a-t-il dit, ses réponses étaient polies, mais fermes. « Bien sûr que non, vous savez que ce genre de choses ne m'intéresse pas. » Au fil du temps, cependant, son ton s'est adouci, car il s'est rendu compte que l'invitation continue de Sophia n'était que cela : une invitation. Il n'y a pas eu de pression supplémentaire, pas de jugement. Elle l'invitait simplement et sincèrement à les rejoindre chaque dimanche où ils allaient au culte. Pendant plusieurs années, sa réponse a été tout aussi polie et de plus en plus reconnaissante : « Non, je ne me joindrai pas à vous. Mais merci pour l'invitation ! » Maintenant, je ne dirais pas qu'il était ennuyé ou dérangé ou même épuisé par son invitation continuelle à la rejoindre, mais il est intéressant de noter qu'au fil des ans,

alors que son invitation restait plus ou moins la même, sa réponse a commencé à s'adoucir, à changer, à s'ouvrir un peu.

Vous avez probablement déjà deviné où cela mène : mais un jour, après des années et des années d'invitations persistantes à la rejoindre avec leurs enfants pour le culte, Ibrahim a finalement répondu en disant : « Oui, je pense que je vais vous rejoindre ce dimanche », et ils sont partis ensemble pour le temps de l'adoration et de la célébration à son église locale. Lorsqu'il nous a raconté cette partie de l'histoire, il était clair que même s'il n'avait jamais ressenti ni animosité, ni hostilité à leur égard quand ils allaient à l'église, ou même au fait d'être invité à les rejoindre, il a admis qu'avec le temps, son *indifférence* s'est lentement transformée en *curiosité*. Et une fois qu'il a commencé à prendre part à la vie de cette église, cette curiosité s'est transformée encore en un véritable intérêt, un désir même, et après un certain temps—même quelques années, je crois—il a finalement été baptisé en présence de sa famille et de cette assemblée, et a continué un chemin de disciple, suivant Jésus. Comme le texte nous y encourage, voici un exemple qui montre qu'il faut continuer à prier et ne pas se décourager.

Oui, je sais que cette parabole ne concerne pas l'évangélisation en soi, ni nécessairement le partage de son témoignage, d'être un témoin comme

Sophia l'a certainement été pour Ibrahim pendant toutes ces années. Non, contrairement à certaines autres paraboles que Jésus raconte à ses disciples, ce texte biblique est assez clair : « Jésus leur a dit une parabole sur la nécessité de prier toujours et de ne pas se décourager. » Pourtant, cette histoire résonne pour moi avec le texte de l'Évangile que nous avons devant nous, en particulier avec ses thèmes d'encouragement et d'affirmation, de persistance et d'intentionnalité, de joindre le geste à la parole et de parler de la vie de disciple, même si les résultats ne semblent pas toujours au rendez-vous, du moins pas dans les délais que nous pourrions attendre nous-même. Cette parabole raconte une histoire, en partageant l'image d'une veuve persévérante qui insiste pour obtenir justice pour elle-même malgré l'indifférence, voire l'animosité du juge, qui finit néanmoins par être épuisé par son insistance sur la justesse de sa cause. Oui, il prononce un jugement en sa faveur, non pas parce qu'il est d'accord, mais simplement parce qu'il est fatigué de devoir l'écouter.

Que pensons-nous de cette parabole de Jésus ?

Il est vrai que l'une des raisons pour lesquelles des paraboles comme celle-ci fonctionnent pour faire passer leur message est simplement parce que les comparaisons qu'elles font nous obligent à y prêter attention. Elle nous

surprennent, Elles nous secouent. Elles nous réveillent de notre sommeil d'indifférence. Les comparaisons pourraient, à première vue, sonner de manière dissonante. Les paraboles sont si souvent choquantes pour ceux qui les entendent pour la première fois. « Est-ce possible ? » se demandent-ils. « Est-ce vraiment à cela que ressemble le royaume ? » « Est-ce vraiment ainsi que fonctionne le règne de Dieu ? » Et au milieu de l'émerveillement et de la confusion se trouve le pouvoir de ces comparaisons.

Comme pour de nombreuses histoires bibliques, il est utile de prendre un peu de recul et d'examiner le contexte biblique de cette parabole. L'enseignement qui la précède traite de l'aube du règne de Dieu. Poussé par une question de certains pharisiens sur le moment de la venue du royaume, Jésus redéfinit la prémisse de la question. Le royaume de Dieu n'est pas une question de temps. Ce n'est même pas quelque chose à voir dans le sens physique. Le royaume de Dieu doit être ressenti et expérimenté. Jésus conclut : « Le royaume de Dieu est parmi vous » (alors que d'autres traductions disent que le royaume de Dieu est « en vous »), ce qui signifie que le royaume règne dans le cœur des croyants qui, alors qu'ils cheminent dans ce monde brisé, apportent la vie de Dieu partout où ils vont. Cette conclusion encourageante conduit à une réflexion plus troublante sur la façon dont le monde semblera continuer dans ses voies mauvaises et injustes pendant un certain temps jusqu'à ce que le

royaume intervienne. La persécution et l'oppression se poursuivront, mais la vie persistera aussi après que tout aura été perdu. L'urgence de la transformation du royaume est frappante alors que le chapitre 17 touche à sa fin. Et puis Jésus leur raconte cette parabole....

Maintenant, nous pourrions nous attendre à ce qu'avec notre monde, comme celui de l'époque de Jésus, grouillant de déception et de désespoir, le début du chapitre 18 puisse en fait nous révéler une parole rafraîchissante. Au lieu de cela, Jésus raconte une parabole sur le genre de corruption quotidienne qui marginalise ceux qui peuvent le moins se le permettre, un genre de corruption rapporté dans les articles qui sont de plus en plus répandus dans les nouvelles d'aujourd'hui, ou peut-être omniprésents dans notre existence humaine corrompible. Nous trouverions probablement surprenant de dire que le but de Jésus est d'encourager la prière et la persévérance, si cela n'avait pas été introduit de cette façon. En même temps, peut-être que certaines des paraboles de Jésus qui sont les plus familières ont perdu un peu de leur pouvoir car leurs fins et leurs objectifs nous semblent trop évidents. C'est moins le cas lorsque nous sommes confrontés à cette parabole étrange et implacable d'un juge qui se moque de la justice de Dieu et dédaigne ceux qui viennent chercher justice devant lui.

Il y a deux personnages dans la parabole de Jésus. Le premier personnage est un juge injuste, qui présente l'image de l'exact opposé de cette justice que nous espérons lorsque quelqu'un exerce autant de pouvoir sur ses voisins. Le second personnage est une veuve. Oui, une veuve anonyme qui représente plus quelqu'un sans le poids politique et économique qu'une personne comme le juge peut exercer.

Son pouvoir est plutôt sa persévérance. Elle dérange le juge dans son insistance à ce qu'elle obtienne justice dans n'importe quelle affaire qui pourrait l'intéresser, une affaire juridique que la parabole ne décrit pas. En effet, en tant que lecteurs, nous avons tendance à nous ranger de son côté non pas parce que nous connaissons les détails de son cas et que nous en sommes donc venus à croire qu'elle a raison, mais plutôt parce que nous avons tendance à prendre son parti précisément à cause du caractère du juge qui néglige ses obligations envers la justice. Et voici la clé de la fin de la parabole : parce que la veuve ne cède pas sa position, c'est le juge qui le fait.

Le principal obstacle à l'interprétation ici est une erreur que beaucoup d'entre nous commettent fréquemment dans l'interprétation des paraboles, y compris de nombreux prédicateurs comme moi, mais aussi que ceux et celles qui lisent ou entendent cette histoire. Nous pouvons avoir tendance à transformer ces

paraboles en allégories, chaque personnage, chaque situation remplaçant le caractère ou les valeurs de Dieu, du peuple de Dieu, des ennemis de Dieu, etc., de sorte que nos hypothèses sur Dieu deviennent parfois imaginées de manière plutôt problématique. En fait, trop souvent, nous avons tendance à rechercher le personnage le plus puissant de la parabole et à associer son comportement et ses idées à Dieu. L'erreur ici serait de lier la corruption du juge et le caractère de Dieu. La comparaison ici ne peut et ne doit pas mettre en évidence le juge.

Deux autres options s'offrent à nous. La première est suggérée par Jésus dans sa propre interprétation de la parabole. « Écoutez le juge, » encourage-t-il ses auditeurs, mais faites un pas de plus. Voyez, si même ce juge corrompu peut être amené à écouter les appels des affligés, combien plus un Dieu qui règne avec justice, qui aime avec grâce, écoutera-t-il « ceux qui crient vers lui jour et nuit ». Dieu n'est pas du tout comme ce juge, et Dieu ne répond pas non plus à nos prières comme faisant une concession. Dieu reçoit nos supplications avec amour, il y répond avec soin.

La deuxième possibilité est que nous nous concentrons non pas sur le juge infidèle, mais sur la veuve fidèle. Sa persistance dans un système brisé est en soi un modèle à suivre, à la fois en accord avec l'encouragement offert au

début du récit, mais aussi en sachant que l'économie de la grâce de Dieu n'est pas régie par les caprices d'un juge terrestre. Sa persistance à demander justice, comme la persistance de Sophie à inviter son mari à se joindre à elle pour le culte, est un emblème de sa fidélité. Et dans les deux cas, leur audace est récompensée. Le courage de la veuve de puiser dans les « armes des faibles » apparemment maigres dans un système qui l'ignorerait, la réduirait au silence, la marginaliserait et nierait sa justice est un chemin à suivre en attendant notre délivrance. C'est peut-être précisément le genre de foi que Jésus se demande s'il la trouvera à son retour, une foi qui continue d'inviter sans jugement ni pression, une foi qui exige la justice dans un monde où règnent l'injustice et l'oppression, une foi qui persiste à chercher la vie même dans des systèmes apparemment gouvernés par les forces de la mort. Une foi qui regarde aux promesses de Dieu et qui vit comme si ces promesses s'accomplissaient aujourd'hui.

Dans cette veine, et avec l'émerveillement de Jésus qui résonne peut-être encore à nos oreilles : « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » Considérons ces paroles du théologien liturgique Gordon Lathrop basées sur les passages du lectionnaire d'aujourd'hui :

« Combien de temps la veuve doit-elle encore frapper à la porte ? À côté de cette veuve palestinienne qui a perdu tous ses droits et sa protection, nous pouvons voir venir beaucoup, beaucoup d'autres pétitionnaires : les affamés, les torturés, les sans-abris, les saints de tous les âges, et tous ceux dont la seule prière est leur propre existence dans le besoin. Et combien de temps Jacob, terrifié, devra-t-il lutter avec le [messager de Dieu], implorant sa bénédiction ? Les images sont puissantes parce qu'elles ont l'intention de nous rassembler : notre propre sens de la souffrance inconsolable qui nous entoure crie avec la veuve. Mais les textes sont aussi pleins de promesses.

« Dieu répond, plus sûrement que ne le fait ce juge sûr de lui-même. Dieu donne la bénédiction. Dimanche après dimanche, notre assemblée se rassemble toujours pour se souvenir de ce jugement final et miséricordieux, pour l'entendre prononcer et le voir promulgué dans toute sa force, et pour s'encourager mutuellement à vivre sur la base de ce jugement, même lorsqu'il ne semble pas être efficace dans le monde.

« Persévérons, demeurons, restons dans ce que nous avons entendu dans cette assemblée et dans les Écritures. Écoutez la miséricorde de Dieu dans ce monde. »